



LES BALANCES

Il y avait à Bagdad, sous la gloire du calife abasside Haroun-al-Raschid, et en l'année 175 de l'égire (de N.-S.-J.-C. 792) un homme qui s'appelait Marouf et qui était boulanger. Car, en dépit de leur commune origine et de leur égalité misérable devant la douleur et devant le trépas, tous les hommes ne sauraient être califes ; et le rêve de ceux qui, par violence ou persuasion, voudraient placer tous les hommes sur le même niveau, de quelque ingéniosité qu'on le pare, va droit à l'encontre des intérêts de l'humanité, laquelle, en ces temps fougueux et rudes comme en notre âge raisonneur et circonspect, a toujours montré autant d'aversion pour l'uniformité que de penchant naturel pour le pain blanc et cuit à point.

Si le Créateur, dans son infinie munificence, nous a donné le froment, il convient de ne pas oublier que, dans son impénétrable justice, il nous a défendu de l'utiliser pour notre nourriture tel qu'il sortit de ses augustes conceptions. Il fallait que le froment ne fût pas directement comestible, sinon la malédiction dont



le Seigneur avait chargé Adam et sa postérité se serait trouvée partiellement nulle et sans effet.

C'est pourquoi, malgré leur superbe, les hommes se verraient, à l'égard du froment, dans la situation pénible des pourceaux à l'endroit des perles fines, si certains d'entre eux ne s'étaient avisés de moudre le grain, de pétrir la farine avec l'eau des fontaines et de l'exposer, ainsi préparée en petits tas, à l'ardeur des fours.

Donc, concurremment avec d'autres habitants de Bagdad, Marouf exerçait cette industrie humble et pacifique autant que nécessaire ; c'était un homme de mœurs sages qui vivait simplement et savait apprécier la douceur de la simplicité. Il ne se connaissait pas d'ennemis, car il refusait de vendre à crédit et, par ainsi, il évitait de provoquer les hommes à l'ingratitude, vice fertile en propos calomnieux et désobligeants.

En outre, il jouissait de l'estime de sa pratique, parce qu'il était honnête homme et qu'il ne falsifiait les poids que juste de ce qu'il convient pour ne pas manquer de civilité envers le génie du Négoce.

Un soir qu'il goûtait la fraîcheur au seuil de sa boutique en observant des enfants qui jouaient aux osselets, il fut abordé par un inconnu, lequel l'informa qu'un grand malheur lui était arrivé. Marouf, rempli d'inquiétude, pressa cet officieux de s'expliquer avec plus d'abondance, et il apprit qu'un vaisseau chargé de farine dont il attendait impatiemment la venue s'était perdu corps et bien dans le Tigre.

A cette nouvelle funeste, Marouf arracha son bonnet et jeta des cris si effroyables que les enfants s'enfuirent à toutes jambes, laissant là leurs osselets. Après quoi, selon l'usage, Marouf accabla le fâcheux porteur de mauvaise nouvelle sous les flots tumultueux de malédictions savamment graduées.

Le lendemain, Marouf, se voyant ruiné, ferma la boutique et se hâta vers le Tigre pour y répandre les malédictions et les invectives qu'il avait composées durant son insomnie. Occupé de ce soin, il erra sur les rives du fleuve jusqu'au bord de la nuit dont la mélancolie l'incita à gémir sur lui-même et à se maudire à l'exclusion d'autrui. Mais, et de quelque égoïsme que nous nous flattions, comme nous dépendons toujours de quelqu'un ici-bas, notamment de ceux qui ont été l'occasion de notre venue en cette vallée de larmes, Marouf n'omit point d'exéquer le jour de naissance de son père et celui de la naissance de sa mère. Ne pouvant agir de même, à l'égard de sa descendance, vu qu'il en était démuné par le fait de son célibat, il remonta jusqu'au septième degré en son ascendance, et il entamait le huitième lorsqu'il trébucha et pensa donner du front en terre d'une façon brusque et déplaisante.

Cherchant à découvrir la cause de son faux pas, il trouva parmi les herbes une bouteille de verre noir, cachetée d'un sceau de plomb, et d'une forme insolite. Ne doutant point qu'elle ne recelât quelque breuvage généreux propre à distraire son chagrin, il résolut de l'emporter chez lui.

A la vue de son magasin, des rayons disposés pour recevoir les pains et qui, à cette heure, se présentaient aussi vides que les replis de son estomac, il sentit renaître sa douleur, et, tout en larmes, il s'alla cacher dans un recoin sombre de son arrière-boutique où il déposa la bouteille sur une table boiteuse. Là, il recommença de pleurer piteusement, et, considérant ses grandes balances qui pendaient, inutiles, accrochées à une solive du plafond, il s'arracha des mèches de cheveux avec des mouvements si violents et désordonnés qu'il souffleta la bouteille, par mégarde, et la fit choir sur le sol où elle s'abîma dans un grand fracas.

— Par Allah ! Voici bien le comble et la couronne de mes maux et de mes infortunes ! s'écria le boulanger en se frappant la poitrine. J'avais quelque raison d'espérer une assistance du liquide contenu en ce flacon, et il faut que ma maladresse le répande inutilement sur la terre battue ! J'ai tant de dépit de cette disgrâce nouvelle que je ne sais ce qu'il est à propos de faire en la conjecture où je suis !

Comme il achevait ces mots, il fut ébloui par une clarté singulière qui s'élevait du sol. Le boulanger, à sa grande surprise, s'aperçut que cette clarté s'échappait des débris de la bouteille, laquelle semblait exhaler comme une sorte de fumée lumineuse. Cette fumée ne tarda point à se réunir et à former un corps de femme d'une majesté si imposante que Marouf, saisi de trouble, se hâta de se prosterner. Alors, cette femme prit la parole en ces termes :

— Qu'il te plaise, Marouf, de congédier toute crainte et de te reposer en l'assurance que je te donne de ma bienveillance. Tu contemples en moi la fée Zelmaïde que le géant Azelma, par dépit d'amour, enferma dans cette bouteille, il y a six cents ans, environ.

— Madame, répondit le boulanger, s'il m'était permis d'exprimer une opinion, je dirais que cet Azelma, encore que géant, manquait de gentillesse et de courtoisie.

— Il manquait aussi de bien d'autres choses, répartit la fée, puisqu'il n'avait qu'un œil et six dents. Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit présentement, Marouf, puisque tu m'as délivrée de la prison où j'étais recluse par sortilège et maléfice, j'ai dessein de te témoigner ma gratitude pour cet insigne bienfait. Prends ce poids que j'aperçois sur la dalle et pose-le sur un des plateaux de tes balances. Marouf obéit. Le plateau entraîné tomba sur le sol, tandis que l'autre s'élevait vers le plafond.

— Ce poids, Marouf, reprit la fée, représente l'amas des douleurs et des afflictions qui te sont réservées, ainsi qu'à tout mortel. Considère maintenant le poids des bonheurs qui doivent le compenser.

En achevant ces paroles, la fée s'approcha des balances et versa dans le

